

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

Mars 2021
N°8

**SUPPLEMENT GRATUIT
À « LA TÊTE EN NOIR »
ISSN 1279 - 211X**



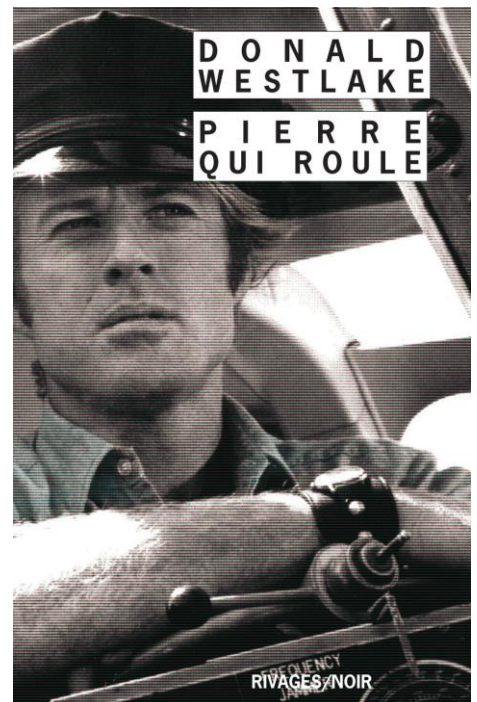
Pour ce numéro double de la Tête dans le Rétro, Julien Védrenne, Gérard Bourgerie et Michel Amelin se sont intéressés à d'excellents romans policiers qui ont eu la chance d'être réédités. Petit tour d'horizon subjectif...

QUELQUES FLICS DANS LES REEDITIONS CHEZ RIVAGES NOIR

Les flics chez RICHARD STARK

DONALD WESTLAKE (1933-2008) et son alter ego pseudonymique RICHARD STARK s'intéressent aux personnages qui sont de l'autre côté de la Loi. On peut supputer chez Westlake cette attirance pour les losers magnifiques à l'instar de John Archibald Dortmunder. Le Droopy du gangstérisme est le personnage principal de seize ouvrages. *Pierre qui roule* (RivagesNoirs628), premier opus de la série, est la réédition du premier titre sorti en France en 1971 dans la « Série noire » des éditions Gallimard sous le titre *Pierre qui brûle*. Chez Rivages le livre bénéficiera un demi-siècle plus tard d'une nouvelle traduction d'Alexis G. Nolent. Dans cette histoire, on suit les péripéties d'une bande de cambrioleurs qui courent après un diamant pendant que la police leur court après. Mais l'un des tous meilleurs est assurément le septième, *Dégâts des eaux* (RN599). Imposant par sa pagination, le roman détone surtout par ses rebondissements farfelus qui sonnent justes. Et il est bon d'avouer que John Archibald Dortmunder a de sérieuses raisons de voir les choses sous un aspect négatif.

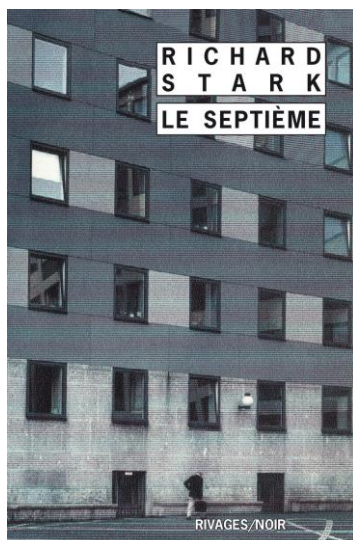
Mais, arrêtons-nous un moment sur le personnage de Parker, dont Donald Westlake a écrit les aventures sous le nom de plume de Richard Stark et qui a fait l'objet d'une merveilleuse adaptation en comics par Darwyn Cook chez Dargaud (quatre volumes parus à ce jour alors que Stark a signé vingt-huit ouvrages). Parker, est un gangster pur et dur, qui à l'inverse du personnage de Dortmunder, que l'on trouve chez Donald Westlake, est froid



RICHARD S T A R K BREAKOUT



et n'hésite pas à commettre des meurtres de sang-froid. La série débute en 1962, et intéresse très vite le cinéma dont Jean-Luc Godard et John Bormann. J'ai relu dernièrement *Breakout* (RN827 ; traduction d'Emmanuel Paillet) et *Le Septième* (RN516 ; traduction de S. Hilling). Les trames sont similaires mais l'histoire et les péripéties sont différentes et captivantes. Parker se retrouve embarqué par d'autres gangsters pour un cambriolage soigneusement préparé

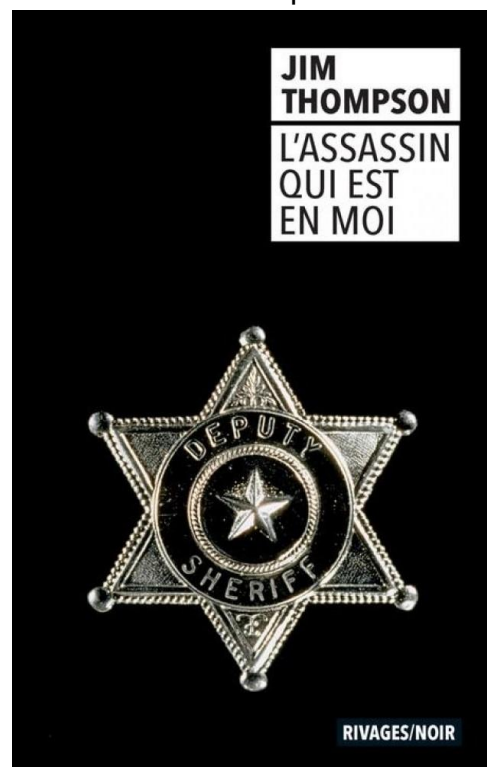


mais un élément, un cambrioleur, va faire capoter l'affaire. Parker doit réagir, tirer un trait sur l'affaire, et tenter de s'en sortir du mieux qu'il peut. Face à lui, il a à chaque fois un personnage de flic intelligent et compréhensif qui lui donne partiellement le pion : Turley, dans *Breakout*, et Dougherty, dans *Le*

Septième. Ces deux flics sont des personnages secondaires mais ils revêtent ici une importance capitale. On la doit à leur personnalité mais aussi à leurs aptitudes. Ils sont opiniâtres et ont du flair. Grâce à eux, la Loi ne sort pas humiliée de cette histoire, et c'est le principal. Quant à Parker, anti-héros d'exception, il finit à chaque fois par s'en sortir, que ce soit avec l'aide de routiers forcément sympas comme dans *Breakout* (avec un message de rédemption) ou tout seul après avoir fait le ménage (dans *Le Septième*). Pire, la morale s'en prend un coup : il réussit à chaque fois à récupérer une partie du butin.

Le flic chez JIM THOMPSON

Les personnages de flics psychopathes, Jim Thompson les connaît bien. L'écrivain de *L'Assassin qui est en moi* (RN886 ; traduction de Jean-Paul Gratiot) fait l'objet d'une réédition chez Rivages. *Nothing Man* (RN1090) est un très bon cru, qui met en scène une réalité tordue par les errements de Clinton Brown. Ce journaliste au *Courier* dans la petite ville côtière de Pacific City est un ancien soldat qui a été émasculé au combat. C'est un cynique désabusé qui a renié sa femme en raison de ce qu'il pense de son nouveau Lui. S'ensuivent trois meurtres du Tueur ricanant qui laisse des poèmes à proximité de ses victimes. Comme tout bon journaliste, Clinton Brown entretient une relation amicale avec un flic pourri juste comme il faut : Stukey. C'est lui qui enquête. Personnage ambigu, complexe, à la fois attirant et repoussant. La grande originalité de Jim Thompson, c'est cette capacité qu'il a à inverser les rôles. Au début de ce roman, Clinton Brown est le personnage principal, tandis que Stukey est un personnage secondaire, voire périphérique. À la fin,



Stukey se révèle une pièce angulaire, maîtresse de l'intrigue. Et ça nous prouve le talent indéniable de Jim Thompson. *Nothing Man*, de Jim Thompson, c'est chez Rivages-Noir (comme les Parker de Richard Stark), et là dans une nouvelle traduction de Julien Guérif. À découvrir ! (J.V.)

JAMES HADLEY CHASE : « Rien ne sert de mourir », éditions Gallimard/Série Noire n°198, 1954/Poche Noire 1970/Carré Noir 1972

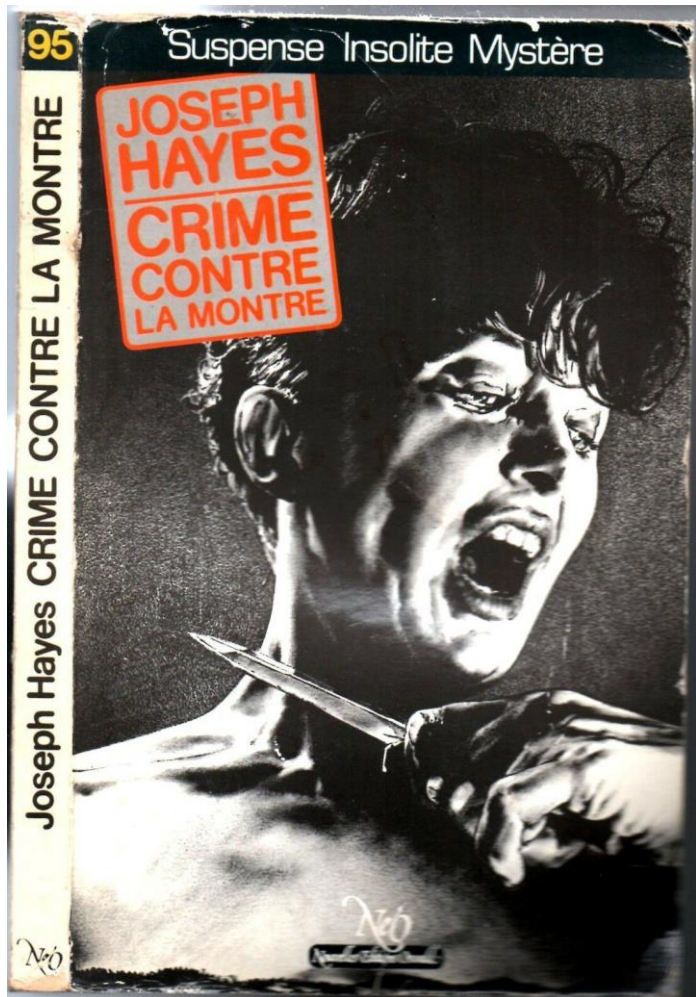
Compter les morts ! C'est un jeu vraiment sympa à faire quand vous lisez un roman de J. H. Chase, surtout ceux de sa première période, celle des méchants gangs, comme celui qui kidnappa miss Blandish dans son premier titre en 1937. « *Rien ne sert de mourir* » (1954) commence sur les chapeaux de roues. Paul Conrad (sosie de James Steward), récemment nommé comme Adjoint du District Attorney, est appelé en urgence pour un massacre chez June Arnot, star de cinéma habitant une belle propriété nommée « *L'impasse* » (!). Devant la fureur de sa superbe femme prête pour une réception, Conrad se rend aussitôt sur les lieux du crime... en smoking. Le gardien, le jardinier et les cinq domestiques de la propriété ont été abattus par balles tandis que la star est découverte éventrée et décapitée dans la piscine. Filant aussitôt chez l'amant officiel de la star, Conrad le trouve égorgé au rasoir dans sa baignoire. Est-ce vraiment le suicide de l'assassin ? Il n'y a que Chase pour vous aligner huit cadavres en moins de vingt pages et vous monter une intrigue trépidante en un seul chapitre. Paul Conrad est certain que Maurer, redoutable chef de gang régnant sur la région, est le véritable responsable de cette tuerie car la star était sa dernière maîtresse. A-t-il employé son tueur préféré pour les basses œuvres sur les domestiques ? C'est très possible. Reste à le prouver...

Chase éclate les points de vue et monte des scènes dignes des meilleurs films d'action comme une poursuite dans une galerie des glaces de parc d'attraction, des fusillades dans un pool de piscine ou dans la rue. Le summum est atteint avec le drame des deux témoins clé (une jeune fille et son jeune tueur repent). Maurer veut les éliminer au plus vite avant qu'ils ne signent une déposition devant le District Attorney. Il charge donc son adjoint de s'occuper des exécutions qui doivent avoir l'air accidentelles et disparaît aussitôt à bord de son yacht pour se forger un alibi. Dépassé par la

situation, l'adjoint fait alors appel à Vito Ferrarri, un nain cruel, ancien acrobate, tueur à gage du Contortium, qui relève les deux défis. Chase fait montre ici d'une époustouflante imagination car les deux cibles sont hyper gardées dans deux lieux inaccessibles (une maison de chasse sur un pic rocheux et le 11ème étage d'un hôtel claquemuré). Ces lieux et ce défi double puisque, outre la mort, il faut que cela ressemble à un accident, rappellent les intrigues en huis-clos du très classique John Dickson Carr voire même les crimes impossibles résolus par le



Père Brown de G.K. Chesterton. Mais le traitement et surtout le dénouement, d'une astuce sidérante, font exploser tous les canons des conventions. Au final, voilà un roman trépidant, très fort, avec la puissance d'une tragédie à trente-trois morts (on les a comptés)... Et toujours ce beau pied de nez à la morale : la seule femme qui s'en sort est la femme de Maurer, une rousse incendiaire toujours en robe du soir et qui marche en traînant sa cape de zibeline. Femme achetée sans autre désir que de survivre dans le luxe même s'il faut pour cela passer entre les pattes d'un monstre certes nain mais monstre quand même. (M.A.)



**JOSEPH HAYES : « Crime contre la montre »
Hachette -1960 réédité chez NEO – 1984.**

A deux heures du matin, Charles Elgin et sa femme sont tirés de leur sommeil par la sonnerie du téléphone. Une voix inconnue précise que leur fille adorée, Julie, a été enlevée, mais qu'elle ne risque rien à condition qu'ils n'alertent pas la police. On leur dira plus tard comment verser la rançon. Alors commence une longue veillée d'angoisse. Les minutes s'écoulent, interminables : pour les parents qui se reprochent de n'avoir peut-être pas bien compris les aspirations de leur fille ; pour Julie qui s'en veut de la dureté témoignée à ses parents ; pour Nolan, le ravisseur, un jeune homme déséquilibré qui découvre que la fureur de vivre ne peut briser tous les obstacles. A un moment Nolan déclare : « Voilà, je suis seul contre tous. Je n'ai jamais eu l'occasion de leur montrer ce que j'étais. Aujourd'hui je leur montre, à vous aussi. Pas vrai Julie ? ». Cette exaltation entraîne le ravisseur dans l'exécution d'un plan que nous suivons minute par minute. La tension monte jusqu'au dénouement, tragique. Voilà un court roman au suspense insoutenable. Ce polar est un modèle par sa construction

rigoureuse et sa maîtrise du temps. Les amateurs apprécieront. (G.B.)

FRANCIS BEEDING Le numéro gagnant (the Norwich victims/1935) Masque n°238, 1937, rééd 1984

Francis Beeding est un tandem d'auteurs époustouflant pour l'époque car ils enrichissent le genre policier par l'horreur et le suspense alors qu'il était encore très codifié. Ici, une vieille fille, Miss Haslett, professeur à Saint-Julien, un petit pensionnat, gagne le gros lot de la Loterie Nationale française grâce à un billet envoyé par son neveu de Paris. Au même moment, une campagne de prospectus dans les boîtes aux lettres fait de la publicité pour Throgmorton, un agent financier. Miss Haslett la gagnante, lui écrit et l'agent lui fixe rendez-vous avant qu'elle ne s'envole pour Paris pour toucher son gain. La pauvre femme tombe dans un piège diabolique ! Nous voilà du côté des meurtriers, au cœur de leur terrible machination. L'assassinat de Miss Haslett entraînée dans un logement sinistre, adjacent à une voie de garage de wagons à charbon est d'un grand esthétisme morbide. La maîtresse et secrétaire de Throgmorton s'empare des vêtements de la victime et se déguise pour aller à Paris à sa place. Par de très courts chapitres qui passent des assassins, aux enquêteurs ; des futures autres victimes, aux témoins, les auteurs maintiennent le suspense. L'inspecteur désigné connaissait Miss Haslett de vue, car il est fiancé à la secrétaire (et nièce) du gentil directeur de l'institution Saint-Julien. Par ce lien, les Beeding boucle un roman prodigieux d'astuce : on n'avait aucun doute sur l'identité de l'assassin que nous connaissions dès le début... Mais il y a une SURPRISE ! Du grand art. (M.A.)

A noter : Les photos des personnages sont parus dans une édition anglaise !

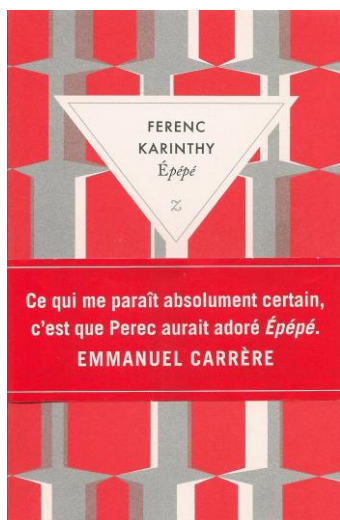


**FERENC KARINTHY : « Épépe », In Fine 1996-
réédition chez Denoël 1999 - réédité chez
Zulma 2013**

Budai, linguiste distingué, se rend à Helsinki où il est attendu à un congrès scientifique. On ne sait pourquoi, son avion atterrit dans une ville inconnue, immense, triste et glauque. Il s'aperçoit que la langue parlée lui est parfaitement inconnue ! Il s'adresse aux passants, il engage des dialogues : en vain, ce sont des dialogues de sourds. Il fait des efforts pendant des semaines : rien n'y fait.

Il s'installe alors dans un hôtel et part à la découverte du pays : avenues grouillantes de monde, métros, fêtes foraines, parcs, patinoires, lieux de culte, toute la cité semble familière... et inquiétante. Lui c'est l'étranger, victime parfaite. Il est entraîné dans de multiples aventures : séjours en prison, amours impossibles, travail de portefaix. etc. Il participe même à une insurrection. Il finira dans la misère.

Nous suivons avec étonnement et compassion ces multiples mésaventures tragiques et quelques fois drolatiques. Le plus souvent un



sentiment d'étrangeté absolu s'empare de nous. On croit lire du Kafka . Le suspens se maintient jusqu'à la fin (le héros parviendra-t-il à s'échapper de cette cité maudite ?) L'idée centrale tourne autour de l'incommunicabilité des êtres. Que faire quand on se sent étranger à tout ? Ce roman contient aussi une critique sociale à

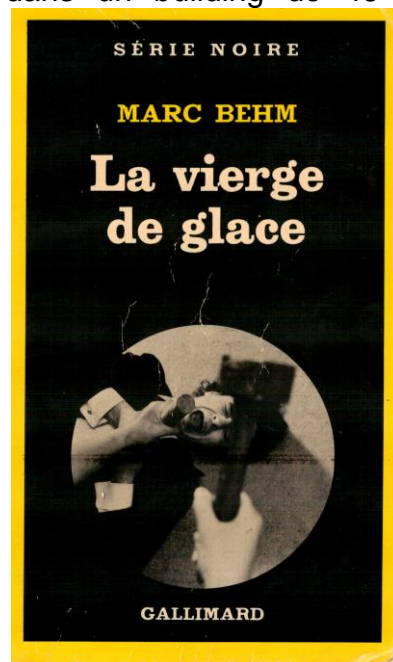
peine voilée de la société communiste et de son mode de vie. Au final un roman noir étonnant qui a connu un grand succès.

Ferenc Karinthy est le fils de Frigyes Karinthy écrivain majeur de la Hongrie des années d'avant guerre. (G.B.)

**MARC BEHM : « La Vierge de Glace »,
éditions Gallimard/Série Noire n°1884, 1982/
Folio policier 2003**

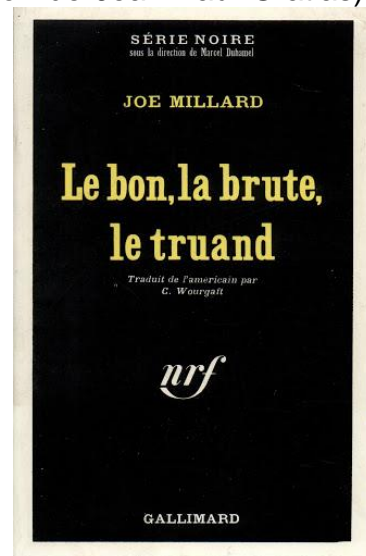
On ne répétera jamais assez combien Marc Behm est un exceptionnel auteur qui se joue de l'intrigue, du temps et de l'espace en concoctant des histoires invraisemblables et hors normes. Pour preuve ce titre qui met en scène des...

vampires. Cora, Brand et Tony ont une « vie » qui remonte à plusieurs siècles. Behm nous les conte avec entrain truffant ses récits d'exploits et de faits historiques se déroulant dans tous les pays du monde. Cora devenue croupière dans un casino privé sis dans un building de 46 étages, louche sur le pactole du samedi pour se payer une vraie résidence de vampire. Elle s'allie à ses deux collègues pour monter un casse en se transformant en chauves-souris et en loup. La deuxième partie du livre est un total délire sous acide mais l'entrain et surtout l'originalité emportent le tout. (M.A.)

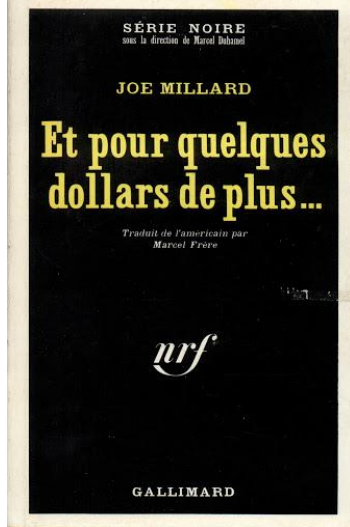


JOE MILLARD et ses novélisations

Les éditions de DVD-Blu-ray Sidonis ont une collection étonnante qui s'appelle « Westerns de légende ». Si vous suivez un peu les conseils de Bertrand Tavernier, qui dirige je le rappelle la collection « L'Ouest, le vrai » chez Actes Sud au sein de laquelle il édite ou réédite des westerns classiques souvent naturalistes d'auteurs comme Ernest Haycox ou William Ryley Burnett, et que vous décortiquez les bonus de DVD, alors vous n'avez d'autre choix que de passer de film en film à la vitesse d'un as de la gâchette. Et puis, si vous vous attardez sur les noms des romans adaptés, vous faites des passerelles intéressantes du livre au film – à ce propos, il faudrait relire *Le Crépuscule des stars*, de Robert Bloch (RN841 ; traduction de Jean-Paul Gratiat) pour arriver à l'appropriation et à la réécriture par un studio hollywoodien de *Crime et châtiment* de Dostoïevski. Ce serait à hurler de rire si ce n'était pas autant révélateur de ceux qui ont fait mainmise sur un certain cinéma. Eh bien après avoir vu *Les Charognards*, de Don Medford (1971



avec Oliver Reed, Candice Bergen et Gene Hackman), je viens de découvrir un auteur qui s'est fait une spécialité avant l'heure de la novélisation, un certain Joe Millard (1908-1989) qui a eu par quatre fois les honneurs d'être publié à la « Série noire » (sans compter cinq autres méfaits a priori inédits en France).



Ce n'est pas un phénomène nouveau : Budd Schulberg avait commis le même acte après *Sur les quais*, d'Elia Kazan (1954). Mais Budd Schulberg avait travaillé sur le scénario avant de se rendre compte de la quantité de matière qu'il avait, et qui lui permettait d'en faire en plus d'un film, un roman. Là, ce n'est

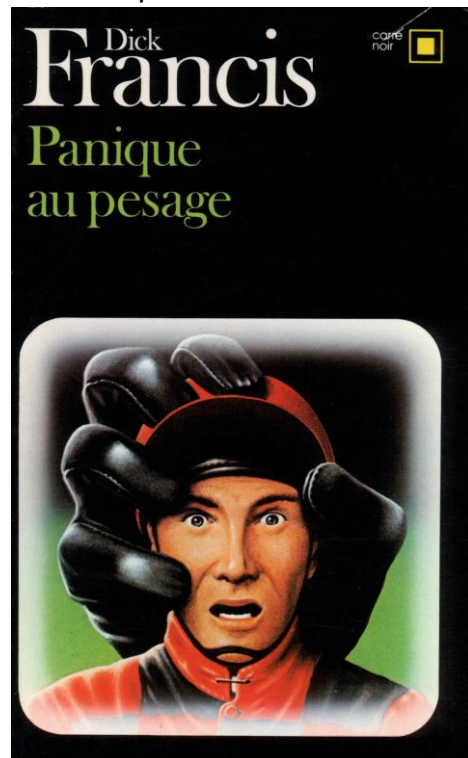
franchement pas le cas. Joe Millard s'est attaqué avec plutôt moins que plus de réussite au western spaghetti. On lui doit (mais pas beaucoup) *Le Bon, la brute, le truand* (SN1254), *Et pour quelques dollars de plus* (SN1228) et *Les Charognards* (SN1539). Je ne sais pas si Don Medford se retourne dans sa tombe, mais le pauvre Phil Karlsson enterré dans le cimetière de Sad Hill dans le film *Le Bon, la brute et le truand*, d'Ennio Morricone, lui sans nul doute. On ne peut pas reprocher à Joe Millard de trahir les dialogues ni au traducteur, en l'occurrence C. Wourgaft, de trahir la version française. Dans son excellent western, *Pas le bon, pas le truand* (Verticales), Patrick Châtelier rendait hommage au film avec notamment la scène de la brute dans la cuisine mangeant des *beans* en s'appuyant sur un exercice de style très louable : il s'attaquait aux monologues introspectifs des acteurs du drame. Un apport en guise d'hommage du genre que dédaigne Joe Millard. Certes, il nous offre quelques ajouts, prouvant qu'il a l'étoffe d'un écrivain, mais ici il ne fait quand même pas grand-chose de plus, se contentant de plagier ouvertement le film, et ne comprenant pas que l'œuvre écrite et l'œuvre filmée se doivent d'être complémentaires. À cet instant de mon article, je me dois de vous avouer que je n'ai lu que *Le Bon, la brute, le truand*. Mais grâce aux bons soins d'Olivier Ancel, de la librairie *L'Amour du noir*, j'ai de la lecture de gare pour trois soirées. Mon prochain roman sera *La Foire aux larrons*, (SN1710), novélisation du

Canardeur (film de Michael Cimino avec Clint Eastwood, qui lui avait été édité en 2014 chez... Carlotta). Il faut oser être curieux ! (J.V.)

DICK FRANCIS / Panique au pesage , Gallimard/Série Noire 1964/Poche Noire 1968/Carré Noir 1982

Le narrateur est un jockey qui assiste au suicide d'un autre jockey en plein milieu du paddock lors d'une course. Alors que sa carrière s'installe, lui que sa famille bourgeoise et cultivée rejette, il connaît soudain une incroyable guigne après une émission de TV où il est pourtant apparu sous le meilleur jour. Voilà que, comme pour le faire mentir, tous les chevaux qu'il monte semblent devenir mous entre ses rênes. Que se passe-t-il ? Il connaît le rejet superstitieux du monde hippique. Accusé de tous les maux, courageusement, comme il n'a plus rien à perdre, il mène l'enquête et découvre un coupable insoupçonné qu'il va piéger au cours d'une scène sadique. Excellent titre de DICK

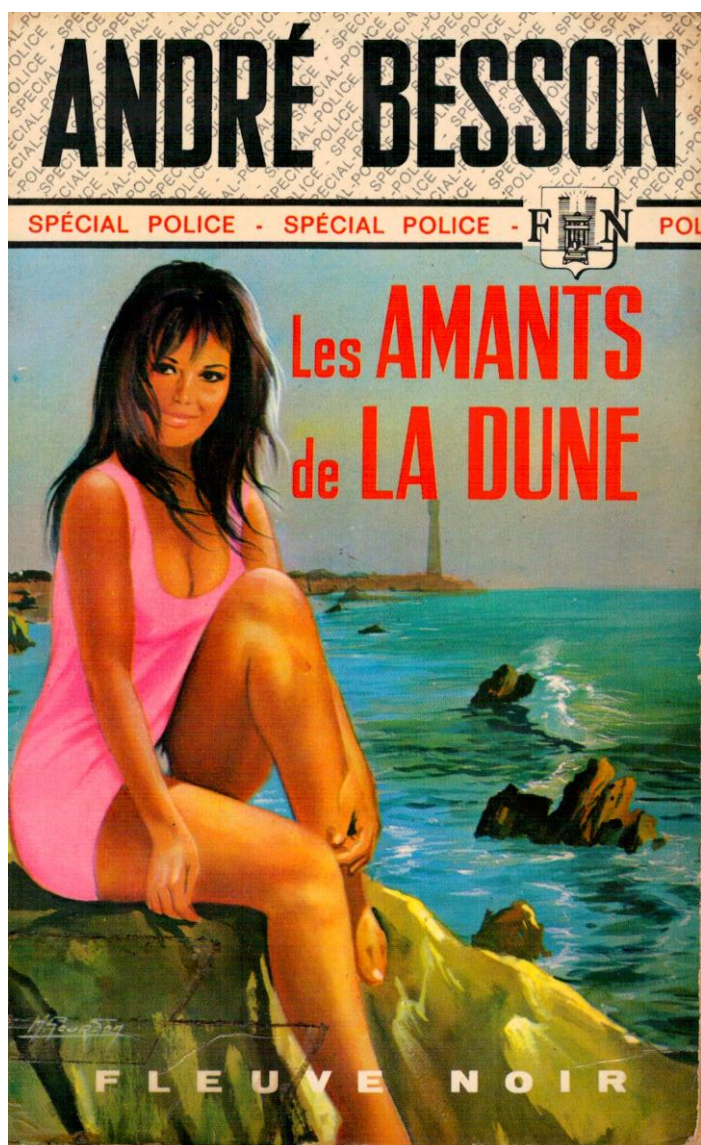
FRANCIS, ex jockey de la reine reconverti en romancier à succès ! Le roi du polar hippique joue de belle façon avec son narrateur sur le monde macho du monde des courses avec, comme toujours, un certain sado masochisme en filigrane. (M.A.)



ANDRÉ BESSON : Les amants de la dune, Fleuve Noir/Special-Police n°1108, 1974, rééd MonVillage SA 1990

Dauriac, narrateur et écrivain parisien de romans policiers est un gros baiseur. On lui commande un scénario à partir d'une affaire datant de cinq ans (1968) : les meurtres par balles d'une prof de collègue et de son amant (un prêtre!) dans le lit d'une maison louée d'un petit port vendéen près des Sables-d'Olonne. Dauriac débarque dans un

village taiseux, emballe la serveuse du seul restau ouvert et aménage dans la maison du crime, seule disponible hors saison et dont les propriétaires sont une veuve paralytique et sa sœur muette qui vivent juste à côté... Excellent titre au style simple et au scénario prenant. Devant la montée de la haine villageoise pour notre narrateur trop sûr de lui qui fourre son nez dans une sale histoire, se moque du maire, et se tape une fille du coin connue de tous, Dauriac continue de jouer les gros bras. André Besson est machiavélique : il avait tout prévu pour sa conclusion ingénieuse où l'écrivain et la serveuse rejouent le dernier sommeil du couple assassiné : reconstitution épatante faisant craquer les coupables ! A lire sur les plages vendéennes... (M.A.)



Pour fini, un titre JAMAIS réédité et qui mériterait de l'être :

SERGE JACQUEMARD : Plus diabolique sera le piège, Fleuve Noir/Spécial-Police n°1123, 1974

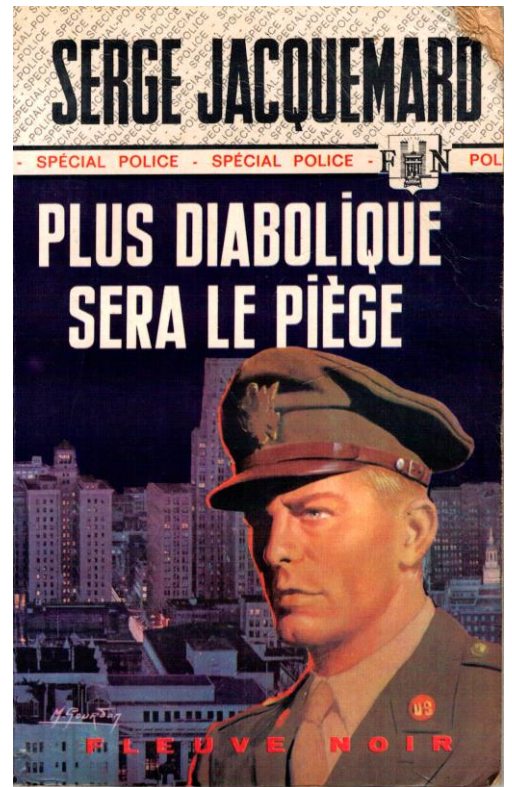
Pour son premier roman dans la collection « Spécial Police », Jacquemard frappe fort ! Il deviendra ensuite l'un des auteurs les plus féconds de Fleuve Noir. Ce roman imprimé en caractères plus petits déborde du format habituel.

Etait-il prévu

pour une autre collection ? Il constitue, en tout cas, un petit chef d'œuvre du genre.

En 1973, Michael Barbero, Américain d'origine sicilienne, narrateur et capitaine pilote de l'U.S. Air Force est abattu et capturé par l'ennemi. Il sort des geôles nord-vietnamiennes après 4 ans d'enfermement. Rapatrié après les Accords de Paris, on lui apprend, qu'entre temps, sa femme a été assassinée ! Accueilli en héros par sa famille, un nouveau coup dur l'attend : suite à une série d'interrogatoires de ses anciens codétenus, il semblerait que Barbero ait pactisé avec les autorités ennemies car il avait un régime de faveur en prison. Il est aussitôt déféré en cour martiale. Le procès fait le tiers du livre mais il est passionnant. Notre narrateur reste muet face aux accusations de collaboration et c'est son redoutable avocat qui trouve la faille...

Impossible de résumer cette intrigue riche, foisonnante et... complètement folle ! Jacquemard, maître du scénario, s'est hyper documenté. Grâce à son écriture sobre et au présent (ce qui est le plus casse-gueule) il parvient à nous projeter dans le narrateur... mutique. Son état post-traumatique est-il responsable de ses silences et de sa froideur devant le meurtre impuni de sa jeune femme ? Que s'est-il réellement passé lors de sa détention ? Quel secret ronge Michael ? La sanction du tribunal tombe, Barbero va-t-il connaître le bonheur avec une nouvelle femme ? Mais un nouvel engrenage criminel apparaît



aussitôt, faisant rebondir l'histoire par un coup de théâtre éclairant enfin le point de vue du narrateur et donc du livre ! Jacquemard a-t-il appliqué les théories d'une sorte de nouveau roman ? En tout cas, il y a ici une grande maestria dans ses jeux sur les espaces narratifs. Impossible de lâcher ce bouquin qui est une totale réussite avec son plan criminel époustouflant et jamais vu en littérature policière ! (M.A.)

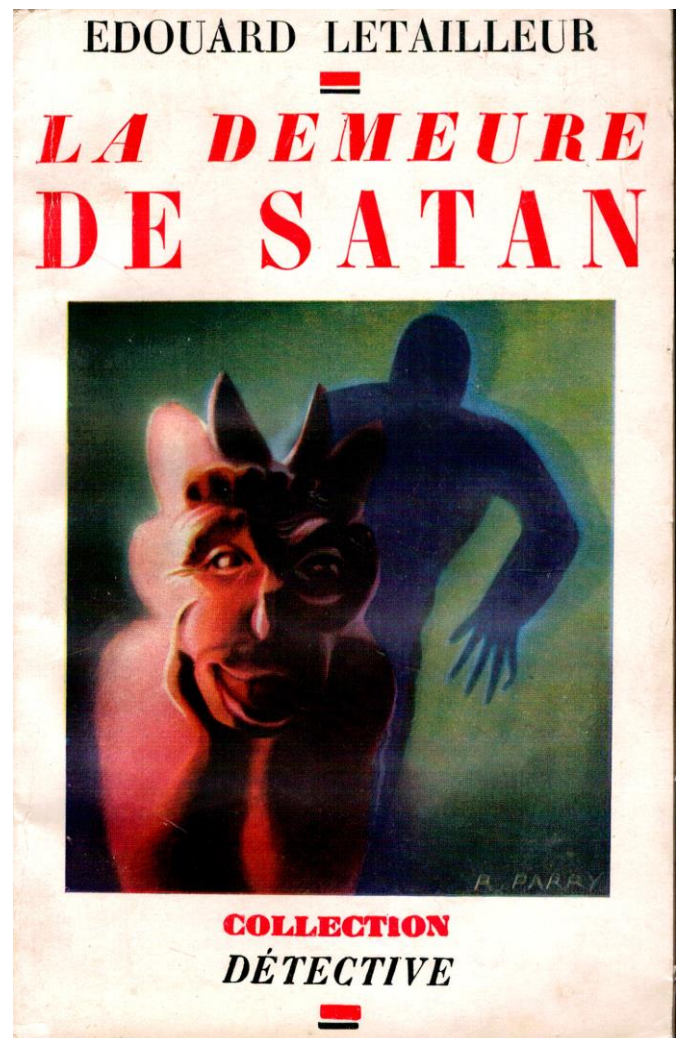
... et un auteur jamais réédité devenu mythique

ÉDOUARD LETAILLEUR (1897-1976) semble être un auteur maudit. Après divers métiers, il publie en cinq ans, de 1932 à 1937, dix romans policiers dans la très fameuse collection de Gallimard « *Chefs d'Oeuvres du roman d'aventure* » devenue « *Détective* ». Letailleur teinte très fortement ses romans de gothique classique, avec des animaux légendaires, des ambiances fantomatiques et surtout des décors qu'il situe dans des régions très chargées en folklore comme l'Auvergne et la Bretagne. Claude Mesplède conclue sa notice dans son dictionnaire. « Les avis divergent quant à l'intérêt de l'œuvre : certains louent son ambiance fantasmagorique et son originalité, d'autres regrettent l'insignifiance des intrigues, la transparence des personnages et la pauvreté des dénouements. »

Hélas, comme toute rareté, il est difficile de se faire une idée tant la cote de cet auteur jamais réédité est haute. Les titres sont au minimum autour de 30€, allant même quelques fois jusqu'à 150€. Aussi, ce fut une joie de le découvrir... dans une boîte à livres bretonne !

ÉDOUARD LETAILLEUR : La demeure de Satan, Gallimard/coll. Détective n°31, 1934

C'est l'un des titres les plus cotés de Letailleur. Sans doute surestimé, cet auteur très vieilli aime donc les ambiances fantastiques. Ici, Denise, jeune orpheline, est hébergée par une tante habitant une grande maison isolée. Elle et son mari sont harcelés par *quelqu'un* qui pénètre de nuit dans la bâtisse pour y laisser cailloux et papiers griffonnés d'étranges schémas. L'oncle apparaît pendu derrière la fenêtre pendant une nuit d'horreur. Puis le cadavre disparaît. On joue au chat et à la souris dans la vieille maison pleine de craquements. Un inspecteur sérieux et cérébral prend les choses en main... C'est long et c'est court à la fois, mais le style resserré et même dépouillé de Letailleur a un certain charme. Oui, les personnages sont stéréotypés,



les dialogues creux, l'écriture pauvre, mais c'est peut-être l'ancêtre de Marguerite Duras version gothique : son livre dégagent un charme bizarre...

Ci-dessous, les magistrales premières lignes du roman :

« Denise se vit seule. Les quelques voyageurs qui étaient descendus du train en même temps qu'elle s'éloignaient déjà.

L'unique employé de la gare lui demanda :

- Ces deux malles sont à vous, mademoiselle ?
Il s'étonnait de ne pas la connaître. Que venait faire à Manzac cette jeune fille en voiles de deuil ? Elle semblait toute dépaysée. Il la trouvait bien jolie cependant. » (M.A.)

LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de la Tête en Noir coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne

Illustration de couverture : Gérard Berthelot

Numéro 8 – Mars 2021